

"Vers l'Union européenne" dans L'Aveyron libre (17 avril 1948)

Légende: Le 17 avril 1948, Paul Ramadier, ancien président du Conseil des ministres français, se félicite dans les colonnes du journal L'Aveyron libre des progrès enregistrés au cours des derniers mois sur la voie de l'unité européenne.

Source: L'Aveyron libre. 17.04.1948, n° 124. Rodez. "Vers l'Union européenne", auteur:Ramadier, Paul , p. 1-2.

Copyright: Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Les documents diffusés sur ce site sont la propriété exclusive de leurs auteurs ou ayants droit.

Les demandes d'autorisation sont à adresser aux auteurs ou ayants droit concernés.

Consultez également l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/vers_l_union_europeenne_dans_l_aveyron_libre_17_avril_1948-fr-05c4b332-7352-453c-935f-49c3c65ab728.html



Date de dernière mise à jour: 27/06/2016

Vers l'Union européenne

par Paul RAMADIER

Un pas décisif vers l'Union européenne a été franchi à Bruxelles. Entre l'Angleterre, le Benelux et la France, un ensemble d'accords a été conclu qui constitue un accord régional dans le cadre de l'ONU et pose les principes d'une collaboration économique. Dans le même temps, la France et l'Italie posent la première pierre d'une Union douanière, et la Conférence des Six s'efforce de fixer les traits d'une économie européenne coordonnée. L'idée n'est plus un rêve: elle a pris corps dans la réalité diplomatique.

L'opinion politique s'est réveillée. Ce ne sont plus, comme avant guerre, les discours d'un Briand ou les écrits d'un isolé comme Coudenhove-Kalergi qui évoquent seuls la notion d'une Europe Unie, au milieu d'une sympathie indifférente. Ce sont tous les Parlements et tous les Partis Démocratiques qui y prêtent une attention soutenue. Le grand vieillard anglais, Winston Churchill, toujours vibrant, toujours nerveux, a pris la croix à Fulton, à Zurich, pour cette reconquête de l'Europe sur elle-même. La sensibilité chrétienne s'est émue de ce message de paix et de fraternité et tous les démocrates que compte aujourd'hui la chrétienté s'engagent avec enthousiasme dans la voie qui soit les traces usées des rêves pontificaux.

Voici que les socialistes viennent de consacrer au cours d'une récente conférence de Londres l'adhésion que tous y avaient déjà donnée, reprenant les pensées auxquelles Jaurès avait donné à Bâle une forme magnifique, dans un discours dont le texte est perdu, mais dont l'écho retentit encore après trente-trois ans dans toutes les consciences socialistes.

IL APPARAÎT AUJOURD'HUI QUE L'ÂME EUROPÉENNE A VIBRÉ, QU'UN MAGNIFIQUE
ESPOIR DE LIBERTÉ ET DE FRATERNITÉ INTERNATIONALE S'EST LEVÉ.

Il apparaît aussi que ce rêve, cette utopie qui, de Sully à Saint-Simon, a soulevé la bienveillance ironique des hommes d'État, n'est pas seulement une pensée généreuse, mais une nécessité politique et économique imposée par la réalité.

Car il faut voir le fond des choses: l'idée européenne aurait sans doute rencontré après la guerre de 1914 une audience plus favorable des peuples, plus de sympathie pour le rêve de l'unité du vieux monde, un sentiment plus fort, plus orgueilleux de la valeur civilisatrice de l'Europe et de l'unité profonde de sa culture et de sa sensibilité. Et cependant, ce n'est pas vers elle qu'est allé le mouvement de l'opinion. Les quatorze points du Président Wilson nous ont ouvert, avec la conscience de l'universalité humaine, la perspective d'une réconciliation des peuples. Et la SDN a attiré vers elle ce flot de l'enthousiasme qui a submergé le vieux rêve, trop étiqué à la mesure des vastes espaces de la politique nouvelle. L'isolement de l'Amérique, le rejet du traité de Versailles par le congrès, la défaite de Wilson à l'élection présidentielle, n'ont pas frappé l'opinion pour jeter le discrédit sur l'immense espoir qui était sorti des tranchées de France. La SDN a lentement agonisé, après avoir cherché à vivre: la croissance soviétique et une adhésion qui tendait à prouver, par la surenchère, la vanité de nos rêves, l'ont ébranlée sans la ruiner encore. Le cruel mépris d'Hitler l'a achevée, ne laissant plus que son ombre errante dans le Palais endormi de Genève.

Et cependant, le rêve était si beau, que l'espérance a survécu à la mort. L'âme désincarnée hantait encore nos esprits aux heures où nous refusions à désespérer et nous cherchions à dresser le dessin d'un corps où elle pourrait revivre avec plus de vigueur. Nous avons accueilli l'ONU comme une métempsycose et nous en fîmes un temps le centre de nos rêves.

Mais voici que ce rêve d'une paix universelle donne naissance à une sorte de rivalité universelle. L'inquiétude isolationniste avait, après 1919, écarté l'Amérique de la SDN, sous l'illusion que la distance protégeait contre la guerre et qu'une démocratie pouvait connaître la paix dans la solitude. Mais l'avion, la bombe atomique et la dure réalité d'une seconde guerre ont détruit cette espérance rabougrie. L'Amérique s'est vue condamnée à l'universalité par le verdict des faits et, suivant le cours des pensées prophétiques de Wilson: elle a conçu l'ONU comme le cadre nécessaire de la nouvelle vie internationale. Mais, de même qu'aux années 30, la SDN s'était heurtée à la dialectique soviétique démontrant, par la surenchère, en

poussant à bout les raisonnements universalistes des sociétaires, la faillite politique de l'institution, de même l'ONU s'est heurtée à la puissance soviétique, opposant sa force et sa masse aux tendances américaines, orientées vers la liberté des échanges économiques et intellectuels entre les peuples. Et, pendant que l'ONU poursuivait, au milieu des vétos, une pénible carrière, mal soutenue par l'opinion, il a apparu à tous les yeux que le maintien de cette rivalité, aussi bien politique que morale, finirait par développer le danger que l'institution devait faire disparaître.

C'est à ce point que l'Union européenne a paru une nécessité politique et économique et qu'elle a provoqué des passions. L'Amérique a compris que la création de ce « corps intermédiaire » entre l'universalité sociétaire et l'isolationnisme était indispensable, dès lors que l'universalité restait l'objet d'une aspiration et non pas une réalité reconnue. Mais l'Union soviétique, par méfiance autant que par sectarisme, s'est dressée contre elle, mêlant la menace de sa force à la réprobation de sa force. Ainsi l'Union européenne a pu paraître et constituer en réalité un refuge de la liberté des peuples européens, autant qu'une nécessité de la paix. Par là, elle acquiert, jusqu'à un certain point, le caractère d'une patrie: elle est, à la fois, un effort de vie commune et une résolution de défense commune. Par là, elle pousse, dans la réalité, de solides racines: elle rassemble, non pas seulement des aspirations idéalistes, mais des volontés positives et réalistes. Elle naît à la vie.

Sans doute, parce qu'elle est une résistance, elle effraie les lâches. Elle peut aussi créer des méfiances et développer des malentendus. Et là, peut se trouver le danger.

C'est une absurdité d'y voir un instrument de l'influence américaine, alors qu'elle tend à la limiter, à placer dans les conversations en face de l'interlocuteur USA un interlocuteur européen et non pas une foule bavarde, dispersée et mendicante. Mais il est vrai qu'elle limite aussi l'influence soviétique et, en ranimant l'Europe anémiée, interdit certaines expansions brutales.

La tâche de l'Union européenne constituée, et, en attendant, celle de ses constituants sera de ne pas séparer le sort de l'Europe de l'humanité universelle et de placer son action dans le courant de la collaboration universelle.

C'est son effort qui donnera une base solide à la paix.